



Pascal de Duve

# Izo



*roman*

**Izo**

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : René Magritte, *Golconde* © Ch. Herscovici – SABAM Belgium 2016

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-133-1

Dépôt légal : D/2016/12.583/16

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Pascal De Duve

# Izo

roman

*Postface de Michel Robert*



D'étoile vivante tu le seras  
toujours, dans ton sillage tu vas  
encore émouvoir, tel un champ  
infini où chacun trouvera sa fleur.  
Tendrement, ta petite sœur,

Sophie

Tu disais que, faute d'avoir fait  
des enfants, tu avais écrit, qu'un  
livre, c'était éternel et qu'après toi,  
il y aurait encore toi parce que le  
livre, lui, ne disparaîtrait pas. Tu  
avais raison.

Michel

*La poésie est une pipe*

René Magritte

C'est par un bel après-midi d'été qu'il amerrit, tout doucement, sur l'océan placide de ma paisible existence.

Le jardin du Luxembourg s'étirait d'aise sous les rayons d'un soleil généreux. Disposé là depuis toujours ou peut-être, qui sait, délicatement tombé du ciel comme une grosse goutte tiède d'avant l'orage, il avait, tout de noir vêtu, bien droit sur sa chaise, la majesté d'un obélisque assis. Épouvantail à l'envers, il attirait les moineaux qui se déposaient sur son chapeau melon, son manteau trop long, ses grosses chaussures aux bouts arrondis. Invariablement souriant, peut-être en permanence un peu émerveillé, il fixait le spectacle que lui offrait, droit devant lui, le bassin central, autour duquel des enfants couraient, affairés à modifier, à l'aide de longs bâtons, la course de leurs fiers voiliers régulièrement menacés de naufrage (un petit vent soufflait).

Les cris de joie de ces chérubins en culottes courtes et le crissement du gravier gris sous leurs bottines brunes semblaient véritablement le ravir. Finalement, il émit un toussotement d'aise, ce qui provoqua l'envol des oiseaux les plus peureux.

Lorsque, conformément à ma destinée, je m'assis à côté de lui, même les moineaux les plus hardis le quittèrent. Il ne bougea, ni ne me remarqua. Je me surpris à l'examiner avec un sourire tout aussi attendri que celui qu'il continuait d'adresser, ignoré, aux enfants qui jouaient.

Sous son manteau noir maintenu soigneusement fermé par trois grands boutons ronds, il portait une chemise blanche au col franchement démodé qu'agrémentait par un heureux hasard une cravate de couleur bordeaux tout à fait convenable. Son visage était d'une banalité hors du commun. Extraordinairement réguliers, ses traits ne permettaient pas d'évaluer son âge. Au-dessus de ses lèvres légèrement tendues par le sourire un peu sphingal, ses yeux gris demeuraient sereinement écarquillés.

Si ce n'était écrit déjà, maintenant ce le sera : je décidai de rester là.

\*

Le temps passa. Je sortis un livre de ma serviette (un traité de phrénologie rédigé par un médecin du siècle dernier) et m'y plongeai tout en observant, du coin de l'œil, les oiseaux qui, après mûre concertation dans quelque buisson des environs, revenaient sur le monsieur par groupes de deux ou trois. Tournant les pages de mon livre très délicatement pour ne pas les effrayer, je les entendais se féliciter de leur décision avec force piaillements. Bien vite certains faisaient la queue pour s'en aller battre bruyamment des ailes sur le sommet bombé du chapeau et glisser jusqu'à son bord où ils adoraient se lover en gigotant. D'autres préféraient se laisser tomber des pans du manteau et picorer le cuir noir des gros souliers.

\*

Alors que j'allais prendre connaissance, distraitemment, de la morphologie caractéristique des crânes d'assassins, l'orage éclata, inopiné, dramatique, affolant les moineaux et les enfants. Les premiers s'évanouirent dans le ciel noir ; les seconds, obtempérant à des appels sans appel,

coururent rejoindre leurs mamans qui déjà quittaient le jardin en ouvrant grands leurs parapluies, sur lesquels s'abattit une pluie serrée, oblique, sonore.

Sans doute me serais-je moi aussi réfugié dans un bistro ou dans le métro, si l'homme n'était resté assis, l'air effondré, ce qui me bouleversa. Ses yeux tristes regardaient toujours le bassin, où les navires avaient été si rapidement abandonnés à la tourmente. Pluie ou larmes, des gouttes dévalaient ses joues poupines.

D'abord gêné par une pudeur indéfinissable que les éléments, dans leur déchaînement, contribuèrent à balayer, je me penchai finalement vers lui, mais il ne broncha pas. Il ne faut pas rester là, monsieur, dis-je un peu désespéré. Alors il me découvrit, mais de sa bouche ouverte exprimant un profond désespoir, aucun son ne sortit. Comment vous appelez-vous ? ajoutai-je désolé. Mais il ne répondit pas. Ému, je le pris par le bras, sa longue silhouette se leva, flageola puis se redressa.

\*

Nous nous promenâmes longuement sous la pluie, parcourant en silence les allées désertes du

parc détrempe. Petit à petit il s'habitua à marcher, et bientôt son visage se détendit. Certes, il trébuchait encore régulièrement, ondulant de tout son long pour conserver l'équilibre. Mais sa démarche finit par s'améliorer considérablement, ce qui le fit toussoter d'aise (il apprenait vite).

\*

La pluie cessa et les arbres mouillés se mirent à briller sous le soleil revenu. Tout en surveillant l'itinéraire de ses pas encore très premiers, il me gratifiait maintenant de temps en temps de sourires émus et reconnaissants. Il avait visiblement pris pleine conscience de ma présence à ses côtés et de l'affection spontanée que je lui portais.

Soudain il s'immobilisa, me regarda intensément, puis émit, du fond de sa gorge encombrée, un long gargouillement qui me catastrophait quelque peu. Mais je fus très vite soulagé et enchanté d'entendre jaillir de sa bouche, comme d'un derrick neuf, des mots, certes encore très huileux, un peu noyés, mais parfaitement intelligibles : Il ne faut pas rester là, monsieur. Comment vous appelez-vous ?

\*

En quittant le jardin, nous croisâmes des enfants qui venaient négligemment se rendre compte de l'état de leurs bateaux après la tempête. J'eus l'impression que, désinvoltés, ils se moquaient un peu de nous, et, comble de l'ingratitude, plus particulièrement de lui qui les regardait pourtant si gentiment (il est vrai que, fanés par la pluie, ses vêtements sombres lui donnaient l'air disgracieux d'un vieux merle transi).

\*

Sur le boulevard, il ne passa pas inaperçu. Bien malgré lui, certes, mais là n'était pas la question. Sa longue silhouette noire très droite surmontée du chapeau melon qui dominait la foule, ses bras ballants dont il ne savait manifestement pas qu'il convenait de les balancer en marchant, et, dépassant tout juste sous le manteau, ses gros souliers bombés aux semelles si épaisses, tout était réuni pour le faire ressembler à un grand pingouin déboussolé maladroitement camouflé en citadin désuet. C'est bien simple : avec des moufles, il aurait été carrément ridicule.

Beaucoup de gens se retournaient, certains amusés, d'autres intrigués, tous m'interrogeant du regard, d'une perplexité qui me parut en définitive très pertinente. Qui êtes-vous ? risquai-je à tout hasard. Qui êtes-vous ? me répondit-il courtoisement, tout sourire, non sans s'être éclairci la voix. Où habitez-vous ? expérimentai-je pour confirmer mes soupçons. Où habitez-vous ? dit-il effectivement, ravi de communiquer car il était la gentillesse même.

Je tirai de ses réponses les conclusions qui s'imposaient. Il avait besoin d'un magnétophone, de cassettes de français élémentaire avec illustrations correspondantes, et d'une chambre pour la nuit.

\*

Docilement il me suivit dans la librairie de la place Saint-Michel. L'employée à qui j'expliquais ce que nous voulions, tout en m'écoutant, le regardait attentivement. Très gêné, il tentait de se dissimuler derrière moi. La jeune femme faisait mine de mal me comprendre et posait des questions superflues qui tendaient surtout à impliquer mon compagnon dans la conversation (sans doute voulait-elle entendre sa

voix). À ma demande expresse elle finit par nous présenter une valisette avec six cassettes et un gros livre d'images. Peut-être voulez-vous écouter la cassette de démonstration ? demanda-t-elle, histoire de continuer à observer, derrière ses immenses lunettes rectangulaires, l'attitude étrange de ce monsieur qui maintenant, captivé, ne quittait plus des yeux le coffret ouvert. Non, non, dis-je un peu irrité car je n'étais pas dupe, cela nous convient parfaitement.

L'apparente résignation qu'elle montra en retrouvant les gestes rapides de la routine n'était qu'une diversion. En effet, alors que je m'apprêtais à payer, elle en profita pour s'adresser à lui sans équivoque. C'est pour vous ? lança-t-elle avec un sourire carnassier. C'est pour vous, rétorqua-t-il tout en ne sachant plus où se mettre (flatté mais tout rouge, il avait les mains jointes et regardait le bout de ses souliers). Je décidai d'émettre un petit rire de conclusion, heureusement suivi en cela par la vendeuse et, un peu plus tard, par lui-même (il apprenait vite).

\*

Dans la rue, je le sentais fier de porter la petite valise que la demoiselle, légèrement

narquoise, lui avait tendue comme à un enfant. De dos, il paraissait sérieux, ressemblait à un gentleman de la City muni de son attaché-case. Mais, de face, sa frimousse réjouie trahissait sa satisfaction de porter à la main le même genre d'objet que certains messieurs austères que nous croisions (il adorait faire comme tout le monde).

\*

Pour gagner l'Île de la Cité, nous traversâmes dans le passage clouté, non sans avoir scrupuleusement attendu que le signal passât au vert pour les piétons ; je craignais qu'il se fit *écraser*.

Il s'immobilisa au beau milieu du pont, fixant, bouche bée, l'eau dont la fluidité semblait le fasciner. Moi, je m'interrogeais toujours plus sur sa consistance physique, pour le moins indéfinie. S'il tombait à l'eau, coulerait-il ? me demandais-je, tout en jugeant aussitôt cela exclu, même s'il était probable qu'il ne sût pas nager. Flotterait-il, alors ? Peut-être. Mais je ne pouvais m'empêcher d'imaginer, idée saugrenue, qu'il se *diluerait*.

\*

Nous nous étions dirigés vers les Halles. Pour le distraire un peu, j'eus l'idée de faire un crochet par le Marché aux fleurs. Cette inspiration se révéla heureuse. Il fut complètement subjugué par les fleurs, leurs couleurs, leurs parfums, s'intéressa plus particulièrement à un bouquet de grandes marguerites blanches toutes souriantes, devant lequel il resta planté un long moment. Bien conscient qu'il ne me comprendrait pas, j'illustrai son émerveillement en disant que ça, c'était ce qu'on offrait quand on était amoureux. Quand on est amoureux, répéta, tout épanoui, mon gentil perroquet en long manteau noir et chapeau melon assorti. Bonjour, dit alors un autre, gris à queue rouge, dont le perchoir était disposé non loin des marguerites. Bonjour, lui répondit le premier. Bonjour, bonjour, se répétèrent-ils, infatigables et tout à fait réjouis. Finalement le vrai se lassa.

\*

Nous arrivâmes dans le quartier des Halles où j'occupe un petit appartement sous les toits. Ici, le look original de mon compagnon faisait plutôt sensation et passait pour de l'extravagance

calculée. En le croisant, les jeunes branchés du quartier plissaient les yeux comme pour le féliciter. Génial le chapeau melon, semblaient-ils penser. Subtil, le long manteau noir en plein juillet. Et surtout, certains garçons détaillaient plus particulièrement ses chaussures, qui ressemblaient aux leurs, mais en plus smart, ce qui les vexait. Fortuitement chaplinesque, il leur plissait systématiquement les yeux en retour (il était un être courtois).

\*

Avec peine, il monta les cinq volées du vieil escalier en colimaçon. Il gravissait les marches trois à trois. Inégales, elles faillirent le faire tomber plusieurs fois.

Nous fûmes accueillis par Boumba, mon chaton noir que j'appelle également par son diminutif bruxellois, Boumekke. Sautillant avec insolence d'une patte avant sur l'autre, puis se cambrant nerveusement au sol en agitant la queue dans tous les sens, l'incorrigible fauve de poche caressait probablement le projet imminent de lacérer l'intrus qui, pour sa part, se montra terrorisé par les yeux de l'animal (devenus, il est vrai, une paire d'immenses boules opales). Je le

dissuadai gentiment de cet assaut (j'ai toujours très bien communiqué avec Boumba, qui est un chat raisonnable, et même pacifique). Pour mettre à l'aise mon invité, je le priai de s'asseoir dans mon fauteuil le plus confortable (en similicuir rouge avec un coussin noir, il était typiquement soixante et je n'avais eu aucun scrupule à le récupérer sur une décharge). Mais au lieu de mettre à profit le dossier incliné, il resta assis très droit, les jambes hermétiquement serrées sous le manteau qui n'était déboutonnaable qu'en *apparence*, les souliers comme collés l'un à l'autre, les mains délicatement posées sur sa valisette qu'il tenait debout sur les genoux. Provisoirement remis de ses émotions, il me regardait avec tendresse, heureux d'avoir été recueilli.

Pendant quelques instants je l'observai d'un air probablement très bizarre, guettant toute surenchère dans le saugrenu. Puis, pour surmonter ma perplexité de plus en plus grande, je pris le parti de lui parler de choses et d'autres, en essayant d'oublier qu'il ne me comprenait pas. Un monologue dont il répercuta diligemment (aimable écho crémeux) la dernière phrase (Vous ne trouvez pas ?), avec cette satisfaction tranquille que confère l'habitude.

\*

Franchement déconcerté, je décidai de sucer une pastille Vicks. Par politesse, j'en tendis une à mon ami, que le bonbon bleu éblouit aussitôt. Imitant consciencieusement mes gestes, il le déballa par une légère traction simultanée sur les deux languettes du papier qui bruissa, puis le mit en bouche après avoir, tout de même, hésité un instant. Je soupirai imperceptiblement et partis à la recherche d'un vieux baladeur japonais dont je ne me servais plus mais qui devait traîner quelque part. Pendant ce temps, il regardait, un peu inquiet, le frigidaire qui frissonnait régulièrement en faisant tinter les bouteilles les plus vides. Mais peut-être son front n'était-il craquelé que parce qu'il s'appliquait très sérieusement à sucer sa pastille Vicks.

\*

Ayant trouvé l'appareil hibernant au fond d'un carton dans l'obscurité d'une armoire, je le dépoussiérai et fis la démonstration de son fonctionnement (une vieille cassette avec les grands succès d'Édith Piaf était restée dans le boîtier). J'aurais voulu qu'il enlevât son chapeau

pour mettre les oreillettes, ce qui m'aurait permis de voir son crâne. Cette vision aurait infirmé l'hypothèse de son inexistence, qui, bien que grotesque, me hantait curieusement l'esprit (où s'arrête la chair ? où commence le chapeau ? délirais-je mentalement). Mais il mit les écouteurs avec le serre-tête à l'horizontale dans le cou, exactement comme les candidates qui, dans les jeux télévisés, ne veulent pas altérer leur coiffure pendant que leurs maris répondent à une question.

\*

La musique fit s'illuminer son visage. Par bribes éparses, il accompagnait bruyamment le refrain de la chanson, tout en gardant les mains sur les écouteurs. J'en fus très satisfait. À son grand regret, je lui repris provisoirement l'appareil pour l'emballer.

Son attention se porta alors sur Boumekke. Le chat s'était discrètement retiré dans le petit coin ad hoc et se soulageait en nous tournant pudiquement le dos. Très intrigué, le front un peu craquelé, l'homme au chapeau melon suivait avec beaucoup d'intérêt la lente production, puis

l'enterrement soigneux, des petits boudins bruns (Boumba est un chat très méticuleux).

\*

Lorsque nous ressortîmes, il regarda le ciel, s'émerveilla du soir qui paisiblement s'annonçait, imposant son azur foncé, déchiré dans un lent vacarme muet par des traînées roses et jaunes joliment lumineuses. Mais il admira aussi l'autre lumière, celle, artificielle, des néons de la rue Saint-Denis qui se réveillaient et y allaient de leurs clignotements rouges, blancs, verts, bleus, jaunes, mauves et roses, silencieuse cacophonie électrique au rythme indéterminable mais régulier. Moi (blasé), je pensais à tout autre chose. Il fallait que nous lui trouvions une chambre. Loin de partager mon souci, il s'était mis à fredonner laborieusement qu'il voyait la vie en rose.

\*

Comme je souhaitais qu'il ne logeât pas trop loin de chez moi, mon choix se porta un peu au hasard sur un petit hôtel de la rue Saint-Denis qui semblait à la mesure de mon budget

d'étudiant. Coincée entre la vitrine illuminée d'une pharmacie ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre et la façade suggestive d'un cabaret permanent (*couple hard sur scène*, garantissait la légende encadrée d'un immense trou de serrure) auquel on accédait par un rideau rouge, l'entrée étroite était surmontée d'une petite enseigne allumée dont le jaune foncé, crasseux et tremblant, faisait ressortir, en bouts de ruban adhésif noir, ce simple mot : *HÔTEL*. On apercevait les premières marches d'un escalier abrupt disparaissant dans la pénombre. Sans trop réfléchir, je l'y entraînai. En grim pant quatre à quatre les marches beige lino, il fit tomber, avec le pan un peu trop souple de son long manteau, une des lourdes feuilles de la plante en plastique disposée là en vue d'égayer le lieu. Pour éviter des ennuis, je revissai tant bien que mal la grande feuille trop verte à la branche correspondante, celle où une cheville brune était béante.

\*

À l'étage, je fus très surpris de constater que la personne dont, en montant, nous avons entendu la toux très grave surchargée de multiples avatars gutturaux, était non pas quelque vieillard

grabataire, mais une solide matrone d'une cinquantaine d'années aux cheveux plus jaunes que blonds, bouclés en boule. Plus que bien en chair, elle pensait sans doute s'avantager avec un décolleté vertigineux, du rose sur les joues, du noir sur les cils s'ils n'étaient pas faux, du rouge sur les lèvres qu'elle avait charnues et brillantes.

La femme examina mon ami d'un drôle d'air, puis, soudain souriante, s'intéressa à moi en ajustant sa permanente. Mais bien sûr nous n'attendions d'elle que le service conventionnel d'une réceptionniste, et je m'empressai de la fixer sur ce point en lui demandant s'il lui restait encore une chambre. Oui, fit-elle de sa voix rauque. C'est pour combien de temps ? ajouta-t-elle en consultant une horloge de cuisine accrochée au-dessus du comptoir. Sans doute pour plusieurs jours, dis-je. C'est pour monsieur tout seul, il n'est pas difficile, je payerai une semaine d'avance, précisai-je en cascade, de peur qu'elle ne se ravisât. Allez, bon ! décida-t-elle magnanime, alors je vous donne ma plus belle chambre, celle qui donne sur la rue. Et elle nous invita à la suivre.

Lui, il ne se rendait manifestement pas compte de la faveur qu'on lui faisait. D'ailleurs il n'avait même pas écouté. Non, figé sur place avec dans la main gauche sa petite valise et dans l'autre un sac contenant le baladeur, il était bien trop absorbé par la grande hélice grise du vieux ventilateur colonial suspendu au plafond. Les pales tournaient juste assez lentement pour lui permettre d'en suivre une en permanence. Alors je tirai sur sa manche. Il s'ébranla en vacillant légèrement.

\*

La chambre était effectivement très convenable. Il y avait un grand lit, un lavabo jaunâtre avec des robinets vieillots, de ceux dont les hélices, cocardées de bleu et de rouge, libèrent vers le bec recourbé, large mais étroit, un débit irrégulier, torsadé et généreux, précédé d'un petit bruit d'arrivée semblable à celui qu'émettait parfois mon compagnon avant de parler. Il y avait aussi une penderie en bois mince, et devant la fenêtre habillée d'un voile en tulle blanc plutôt gris, un bureau et une chaise. Les murs étaient tapissés d'un papier rouge sur lequel des angelots roses, mignons quoique grassouillets, bavardaient

en couples au Jardin d'Éden tout en jouant de la lyre ou (anachronisme touchant) du violon. Le motif de couvre-lit était également très charmant : de grandes roses jaunes s'enlaçaient par leurs tiges vertes formant une chaîne sans début ni fin. (Délicate, notre hôtesse décolla discrètement la petite note qui, fixée sur la table de nuit avec du ruban adhésif transparent jauni par le temps, informait la clientèle de la présence, dans le couloir, d'un distributeur automatique de préservatifs certifiés NF).

C'est la *Suite Pompadour*, annonça la femme en marquant chaque syllabe avec une certaine fierté. Pour les clients qui prennent le temps d'apprécier, ajouta-t-elle en ouvrant énergiquement la fenêtre afin de dissiper la forte odeur de renfermé.

Cette nuit-là je ne trouvai pas le sommeil. Je revoyais mon nouvel ami souplement figé sur sa chaise du Luxembourg, avec son air charmant qui avait semblé exprimer, très exactement, le bonheur rare de l'être qui découvre sa propre existence. Concernant l'énigme de sa provenance, sans doute était-ce la fatigue qui me faisait sans cesse revenir à mon impression première, comme s'il eut réellement été possible qu'il fût une grosse goutte tiède d'avant l'orage, délicatement tombée du ciel, ni vue ni connue, retrouvée sagement assise sur une chaise de ce jardin paisible. Une goutte tiède en long manteau noir et chapeau melon assorti. Mais surtout, une goutte au sourire irrésistiblement attendrissant.

Soudain je repensai à son visage désemparé quand je l'avais abandonné dans sa chambre douteuse, un visage qui, contrastant avec l'air détaché ou un peu coquin de la tenancière de l'hôtel *HÔTEL*, traduisait le même désarroi que

celui qu'il avait manifesté, muettement, lors de l'orage du Luxembourg En ce moment même, dormait-il ? Était-il éveillé ? Et, dans ce cas, que faisait-il ? J'avais beau avoir demandé à sa logeuse de veiller à son confort, de lui servir, le cas échéant, à manger et à boire (pour la somme que je lui avais d'ores et déjà donnée, c'était bien la moindre des choses), je n'en étais pas moins inquiet. Avait-elle compris qu'il valait mieux *ne pas le laisser sortir tout seul* ? Finalement je me levai, m'habillai succinctement et partis pour le petit hôtel.

\*

Il était deux heures et demie et les néons qui, au crépuscule, avaient paru si doux dans leur pâleur à peine plus lumineuse que le ciel, se montraient maintenant agressifs et aveuglants. Rue Saint-Denis, il ne fait jamais nuit noire. Il fait toujours à la fois nuit jaune, nuit rouge, nuit verte, nuit rose. Je me frayai tant bien que mal un passage entre les filles qui patientaient en bavardant ou négociaient avec des clients. Je priais qu'il n'eût pas quitté sa chambre.

\*

Arrivé à hauteur de l'hôtel *HÔTEL*, je poussai un soupir de soulagement. Au deuxième étage, teinté cycliquement de vert (la croix de la pharmacie) et de rose avec parfois un peu de bleu (l'enseigne du cabaret, un grand cœur régulièrement transpercé d'une flèche), le rectangle gris-gaze correspondant à la fenêtre de la chambre Pompadour baignait dans une lumière jaune et encadrait sa silhouette noire manifestement assise derrière le bureau. Il était penché en avant, probablement studieusement plongé dans le livre d'images. Sous l'ombre chinoise du chapeau melon, on pouvait voir celle, un peu protubérante, des oreillettes arrondies du baladeur.

Rassuré, je rentrais chez moi, heureux, souriant même aux échassières de latex noir qui, à tout hasard, me chuchotaient leurs avances stéréotypées (tarifs forfaitaires, options sans supplément).

Le lendemain matin, je grimpais à nouveau les marches du petit escalier de l'hôtel *HÔTEL*. Comme la dame était absente, je me dirigeai immédiatement vers la suite Pompadour. Arrivé devant la porte, je me demandai si je devais frapper ; il n'était pas sûr que mon ami connût cet usage. Finalement je ne le fis que par pur conformisme, sans m'attendre à une réponse cohérente. Cependant une voix fusa aussitôt, très enrouée mais tellement étonnante d'à-propos : *Entrez !* cria-t-il joyeusement. Loin d'avoir été surpris, il semblait avoir attendu cet instant avec impatience.

\*

Assis bien droit sur le bord du lit, il était en pleine forme, bien décidé à profiter de mon épatement pour ne pas me laisser en placer une. Comment allez-vous ? Moi, je vais bien. Il fait beau aujourd'hui. Connaissez-vous M. Durand ?

M. Durand travaille dans une banque. Il est marié. Son épouse (ou : sa femme) s'appelle Édith. Mais comment se prénomme (ou : s'appelle) M. Durand ? Nous ne le savons pas (ou : nous l'ignorons). M. et Mme Durand ont trois enfants, deux garçons et une fille. Le fils aîné s'appelle Gilles. La fille se prénomme Anne. Le fils cadet (ou : le benjamin) s'appelle Jacques. Gilles est étudiant : il étudie l'histoire. Anne et Jacques sont encore lycéens : chaque matin, ils vont au lycée. Mme Durand est mère au foyer : elle ne travaille pas. Comment, dit Mme Durand, je ne travaille pas ? Elle est fâchée. Elle dit : Paul, mon mari, est employé de banque, mais moi, j'assure l'éducation de mes enfants. Ah, maintenant nous le savons : l'époux (ou : le mari) de Mme Durand se prénomme Paul. Nous n'ignorons plus son prénom. La famille Durand est une famille heureuse. Oui.

\*

Nous prîmes le petit déjeuner dans un bistro du boulevard de Sébastopol. Il était très excité. Rien ne lui échappait. Il toussotait d'aise en écoutant le cliquetis des tasses, le ronronnement du percolateur et le brouhaha des conversations.

Il regardait tout le monde en souriant gentiment. Lors de la commande, le garçon très occupé n'eut pas vraiment le temps de se demander pourquoi ce monsieur voulait savoir si lui, le garçon, préférait le café ou le thé, avec ou sans sucre, et, le cas échéant, un ou deux, avec, peut-être, un nuage de lait, ou pas. En tout cas, Mme Durand ne buvait que du thé, sans lait, sans sucre, avec une rondelle de citron, oui oui.

\*

Pendant que nous mangions nos croissants, je lui fis part de mes intentions à son sujet, tout en sachant bien qu'il n'en comprendrait que les grandes lignes. Il m'écouta avec attention, fier d'être considéré comme un interlocuteur sérieux. Je lui dis que sa situation demandait à être régularisée, qu'il fallait donc faire une demande de carte de séjour, au titre de... au titre de *quoi*, d'ailleurs ? Je ne savais pas très bien moi-même. Finalement, je dis : au titre de réfugié politique amnésique. Réfugié politique, parce que, pour lui qui venait certainement d'un pays hors-CEE, c'était à peu près la seule chance de pouvoir séjourner en France (la France, expliquai-je, se distingue par une longue tradition d'accueil des

personnes persécutées en raison de leurs opinions politiques ou philosophiques ; lui fit oui oui de la tête mais probablement ne saisissait-il pas très bien). Et amnésique, non seulement parce que c'était très pratique, mais aussi parce que cela semblait être, tout simplement, la plus stricte vérité, dès lors qu'il avait apparemment oublié jusqu'à sa propre langue, jusqu'à son propre nom. Mais, décidément, c'était tellement incroyable que j'essayai encore. Comment vous appelez-vous, ou : comment vous prénommez-vous ? Oui, votre *nom* : les Durand s'appellent Durand ; M. Durand se prénomme Paul, sa femme s'appelle Édith et ils ont donné des noms à leurs enfants : Gilles, Anne et Jean. Et vous, quel est votre nom ? Il me regarda tout perdu, comme un enfant qui ne sait plus où il en est. Nous ne le savons pas, murmura-t-il un peu contrit. Ou : nous l'ignorons, ajouta-t-il doucement après un instant. Ensuite il se permit de me faire remarquer, timidement, que le fils cadet des Durand s'appelait Jacques et non Jean. Oui.

\*

Le garçon vint pour encaisser et, ce fut plus fort que lui, mon ami lui lança, très satisfait de

pouvoir placer si judicieusement cette question : Combien vous dois-je, s'il vous plaît ? Nous désirons payer. Ce disant, il montrait fièrement une pièce de cinq centimes qu'il devait avoir ramassée dans la rue. Je ne fis pas l'appoint moi-même mais lui tendis discrètement le billet qu'il remit aussitôt au garçon sans perdre contenance. Le jeune homme lui rendit la pièce de cinq centimes mais lui donna aussi (il n'y comprenait plus rien) quatre ou cinq pièces plus grandes et trois billets de tailles différentes.

Je priai mon compagnon de garder la monnaie. Il fallait en effet qu'il eût un peu d'argent sur lui, pour le cas où.

En partant, il salua encore le garçon en lui confiant que, réfugié poétique, il allait demander un quart de toujours, oui oui.

\*

Je lui proposais d'aller faire quelques photos d'identité dans un photomaton, lorsqu'il s'arrêta devant de charmants jeunes duettistes flûte-violon qui exécutaient de beaux petits airs de musique classique.

Ils n'avaient guère de succès, mais après quelques instants, un attroupement se forma

tendant spontanément à isoler les deux musiciens et mon ami. Sans doute les passants pensaient-ils que ce monsieur, qui pouvait passer pour déguisé et grimé, n'allait pas tarder à commencer un numéro de mime. D'abord imperturbables quoique flattés d'être enfin reconnus, les deux jeunes gens se rendirent compte peu à peu que leur soudaine audience était imputable à un élément tiers, qu'inquiets ils cherchèrent à identifier tout en s'efforçant de ne pas perdre le fil de leurs notes sur les grandes partitions blanches. Embarrassé, je le tirai par la manche et nous nous esquivâmes avant qu'il n'eût eu l'occasion de raconter, en réponse aux nombreux regards interrogateurs, que si Gilles jouait de la trompette, Anne était pianiste ; Jacques, lui, n'aimait pas la musique, non non.

\*

Plus loin, nous croisâmes un groupe de touristes slaves bardés d'instamatics de pacotille. Une dame en émergea qui, débordante d'enthousiasme, l'interpella en russe. Apparemment, elle croyait le reconnaître et lui demandait la confirmation de son nom. *Izobretenikhoudojnika ! Izobretenikhoudojnika ?...*

*Da, IZOBRETENIKHOUDOJNIKA !* décida-t-elle très volubile. Nous n'en sûmes pas plus, car nous ne comprenions pas le russe ; du reste, notre amie fut vertement rappelée à la discipline socialiste par un monsieur au regard noir, porteur de nombreuses décorations rouge et or épinglées sur son veston gris. De loin, il nous sourit jaune en surveillant le retour penaud de sa camarade dont les cheveux bruns n'étaient ni courts ni longs, dégageant un gros cou rose habillé d'un collier de simili-perles blanches déposé sur une robe bleue.

Remis de sa surprise, mon ami se montra tout joyeux. Ah, dit-il, maintenant nous le savons : mon nom est Izobretenikhoudojnika. Oui.

(Comme il avait l'air si heureux, je décidai de ne pas le contrarier, et de me prêter au jeu. Depuis cet instant et jusqu'à la fin, j'ai toujours appelé M. Izobretenikhoudojnika par le nom qu'il s'était donné. Mais Louissette, sa logeuse, ne parvint jamais à retenir ce long patronyme. Elle disait *Izo*, et c'est non sans une certaine émotion que j'utiliserai dorénavant, moi aussi, ce sobriquet affectueux.)